

Études littéraires africaines

RANAIVOSON (Dominique), *Jacques Rabemananjara. Poésie et politique à Madagascar. Biographie. Saint-Maur-des-Fossés : Sépia ; Antananarivo : Tsipika S.A., 2015, 297 p. – ISBN 978-2-84280-273-8*



Daniel Delas

Number 41, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037833ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037833ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2016). Review of [RANAIVOSON (Dominique), *Jacques Rabemananjara. Poésie et politique à Madagascar. Biographie. Saint-Maur-des-Fossés : Sépia ; Antananarivo : Tsipika S.A., 2015, 297 p. – ISBN 978-2-84280-273-8*]. *Études littéraires africaines*, (41), 213–215.
<https://doi.org/10.7202/1037833ar>

S'ajoutent des annexes qui ouvrent encore des pistes nouvelles, un entretien entre Mario Pinto de Andrade et Aimé Césaire à propos du roi Christophe, une réflexion sur la « traductibilité » des poèmes de Césaire, etc. Véritable mine d'or césairienne, l'ouvrage est évidemment d'une consultation complexe, de sorte qu'un index double (*rerum et nominum*) eût été bienvenu.

■ Daniel DELAS

RANAIVOSON (DOMINIQUE), *JACQUES RABEMANANJARA. POÉSIE ET POLITIQUE À MADAGASCAR. BIOGRAPHIE*. SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS : SÉPIA ; ANTANANARIVO : TSIPIKA S.A., 2015, 297 p. – ISBN 978-2-84280-273-8.

La biographie de l'écrivain et homme politique malgache Jacques Rabemananjara que signe Dominique Ranaivoson, maître de conférences habilitée à l'Université de Lorraine, suit le fil chronologique d'une vie fertile en retournements.

Le premier chapitre, intitulé « Les années de formation à Madagascar : 1913-1939 », présente la famille noble mais métissée du jeune « Zaka » (bientôt francisé en Jacques) et le milieu côtier ; son éducation catholique au petit séminaire dirigé par les jésuites ; son démarrage précoce et brillant dans le journalisme littéraire ; sa rencontre avec le poète Rabearivelo qui, avant de se suicider en 1937, lui écrit : « Je vous commets au service de ma mémoire » (p. 29) ; sa réussite sociale, marquée par son entrée dans l'administration où il occupe un poste proche du Gouverneur Général ; et enfin, symbole de cette réussite, sa naturalisation française (1939). Le second, « Le séjour parisien : 1939-1946 », relate comment l'auteur, bénéficiant d'une place dans une délégation malgache, découvre Paris et, ne craignant pas de travailler avec les autorités culturelles allemandes, continue de suivre la voie d'une assimilation à la fois sociale et culturelle durant le long séjour en France auquel la guerre le contraindra. À la Libération, celui qu'on considérait comme un protégé de l'administration coloniale se proclame nationaliste, se rapproche des deux premiers députés Ravohangy (socialiste) et Raseta (communiste), beaucoup plus engagés politiquement que lui, et fonde avec eux le MDRM (Mouvement Démocratique de la Renovation Malgache). Il met ainsi son éloquence enflammée au service de la lutte anticoloniale. Dans « Le retour à Madagascar : 1946-1947 et Le basculement : 1947-1956 », la biographe raconte que Jacques Rabemananjara, finalement choisi comme troisième candidat malgache à la députation, mène une campagne passionnée dans « son

pays » (au Nord-Est de la Grande Île), se proclamant côtier, anti-merina et anti-français. Élu, il persévère et attise le feu de la grande révolte de mars 1947. Quel fut son rôle dans le déclenchement de cette révolte ? Dominique Ranaivoson fournit les pièces du dossier sans trancher définitivement ; elle laisse entendre que Jacques Rabemananjara fut dépassé, voire manipulé sans jamais vouloir l'avouer. Condamné à la prison à perpétuité, il passe neuf années en reclus, méditant et écrivant en particulier son fameux poème « Antsa ». Vient ensuite le chapitre intitulé « La liberté en France et la cause des Noirs : 1956-1960 ». Très proche de Présence Africaine, et en particulier d'Alioune Diop avec qui il avait des affinités profondes, Rabemananjara se bat pour les thèses « nègres », en ne se présentant pas comme Malgache mais comme « poète noir » (p. 180), disciple d'Aimé Césaire. L'indépendance approche et le leader malgache Philibert Tsiranana, oubliant leurs prises de position radicales (par exemple en faveur de Sékou Touré), contacte les trois icônes de la lutte anticoloniale et les invite à revenir au pays. Bientôt rallié, Rabemananjara tempère son discours « nègre » (guère recevable à Madagascar), se réaffirme « côtier » et enchaîne les postes de ministre au service d'un président autocrate et dans des domaines où sa compétence n'était pas évidente (économie, agriculture, affaires étrangères). A-t-il marqué l'histoire de Madagascar ? Ici à nouveau, Dominique Ranaivoson, dans le chapitre intitulé « L'indépendance et la carrière politique : 1960-1972 », fournit les pièces du dossier, laissant le lecteur choisir en connaissance de cause. Le régime Tsiranana est renversé en 1972, et Jacques Rabemananjara se retrouve à nouveau à Paris. Exilé d'une patrie, revenu à l'autre patrie ?

Une fois refermée cette biographie si bien documentée, un malaise subsiste. Malaise fondé sur l'impossibilité de donner de Jacques Rabemananjara un portrait clair, comme de définir précisément son rôle dans l'histoire malgache. Les zones d'ombre sont en effet nombreuses et les palinodies gênantes.

En premier lieu, qui était-il vraiment : un côtier *betsimisaraka* comme il l'a prétendu pour se faire élire, ou un *hova* qui mettait ou ôtait son *Ra-* (marque d'appartenance *merina*) selon les circonstances : Bemananjara ou Rabemananjara, Zaka ou Razaka ? Ce jeu avec les appartenances ethniques est troublant. En second lieu, comment justifier qu'il ait pu passer en quelques années (le temps de la guerre) de positions assimilationnistes ouvertement pro-françaises à des positions nationalistes à ce point véhémentes qu'elles ont certainement contribué au déclenchement de la grande révolte de 1947 ?

Quel a été son rôle dans cette affaire ? A-t-il été dépassé ou manipulé ? Comment expliquer enfin que, sorti de prison en 1956, il se proclame désormais « nègre » et panafricaniste avec ses amis de Présence africaine pour en revenir, après les Indépendances (1961), à un nationalisme exclusif (« Nationaliste ! Toute mon idéologie se condense dans cette notion », p. 221) ?

Chez cet homme si discret dans la vie courante, on observe, dès qu'il prend la plume ou monte à une tribune, une sorte d'ivresse qui l'entraîne à taper toujours plus fort, trop fort, quitte à se déjuger ensuite. Un poète égaré en politique ?

■ Daniel DELAS

RICARD (ALAIN), *WOLE SOYINKA ET NESTOR ZINSOU : DE LA SCÈNE À L'ESPACE PUBLIC. POLITIQUE ET RELIGION*. PARIS : KARTHALA, 2015, 192 P. – ISBN 978-2-81111-381-0.

Cet ouvrage est un remarquable apport à l'analyse des œuvres de Wole Soyinka et de Nestor Zinsou, deux écrivains qui ont été marqués par un environnement religieux à la fois « traditionnel » et « occidentalisé » (l'Église), et qui ont vécu dans un climat sociopolitique tellement mouvementé que l'artiste est obligé de ruser pour parler « à ceux qui savent entendre » (p. 96). L'auteur, en évoquant ses rencontres avec les écrivains au Nigéria et au Togo, montre une parfaite connaissance des paysages culturels, politiques et artistiques où est né leur art. L'ouvrage, divisé en sept chapitres, a un plan simple, globalement chronologique. L'introduction établit un rapprochement entre les réalités sociopolitiques des deux pays et les intrigues élaborées par les deux auteurs. A. Ricard y précise la visée de sa démarche en ces termes : « le texte qui m'intéresse est le discours social textualisé, oralisé et mis en espace » (p. 20).

Le premier chapitre décrit le milieu culturel *yoruba* dans lequel les influences religieuses des *Orishas* et du christianisme servent de bases à la création artistique de Soyinka, l'« agnostique original » (p. 114), et de Zinsou, le chrétien. Dans le deuxième, A. Ricard vante le style qui a valu à Soyinka, « l'aventurier » (p. 39), sa renommée internationale, notamment grâce à la pièce *A Dance of the Forests* (1960), puis il évoque l'origine du théâtre de Zinsou, qui tire sa source des Cantates. Totalement consacré à Soyinka, le troisième chapitre rappelle son parcours tumultueux (fausses accusations, incarcération, exil...) et montre que, loin d'en être brisé, il en est sorti « armé du mythe d'*Ogun* et d'une vision théorique qui a donné sens à son